

tentissans, un grand mouvement de chevaux et de voitures, vinrent la tirer de sa rêverie. C'étaient les invités de la noce, parens et amis des jeunes époux, troupe joyeuse et folle, qui n'avait pas dormi de la nuit et qui accourait au rendez-vous général d'où l'on devait partir pour l'abbaye de St. Venant. De bruyans éclats de rire, des chansons tronquées, mille refrains discordans annonçaient chez les conviés des dispositions qui contrastaient cruellement avec la situation d'esprit de Marie. Elle se leva et vit Paul à leur tête, courant par toute la maison, sonnant, frappant et cherchant par tous les moyens à réveiller les domestiques, qui n'avaient pas des raisons aussi puissantes que lui de devancer l'aurore, et se faisaient un peu tirer l'oreille.

L'énergie de Marie s'était épuisée dans de longs et cruels combats entre son amour et son devoir ; elle sentait qu'il ne lui restait pas assez de forces pour contenir au dedans l'amertume qui débordait son cœur et pour affronter cette cruelle et dernière épreuve. Non, non, s'écriait-elle, que le sacrifice s'accomplisse, mais je n'en serai pas témoin et je n'empoisonnerai pas cette fête par l'explosion inévitable d'un désespoir qui m'échappe. Son parti fut bientôt pris ; elle s'habilla à la hâte, écrivit à sa cousine un mot qu'elle remit au premier domestique qu'elle rencontra, et se glissant inaperçue à la faveur du tumulte, elle s'échappa furtivement par une porte dérobée et se rendit chez une bonne femme, sa nourrice, à l'extrémité de l'un des faubourgs de la ville.

Dans les préoccupations et les embarras du départ, l'absence de Marie ne fut pas d'abord remarquée ; chacun la croyait placée dans l'une des voitures et ne s'en occupa pas autrement ; Paul seul demanda plusieurs fois ce qu'elle était devenue, mais Ernestine le rassura à moitié en lui faisant entendre d'un petit air mystérieux qu'il n'eût pas à s'en inquiéter et qu'on reverrait Marie quand il en serait temps ; elle fit la même réponse à sa mère et à M. Aymar, lesquels, voyant la tranquillité d'Ernestine et soupçonnant quelque arrangement fait entre les deux cousines, ou quelque caprice de jeune fille, n'y attachèrent pas d'autre importance.

On partit enfin ; la joyeuse file de chars-à-bancs et de carrioles traversa la ville, au grand ébahissement des habitans, que l'attrait d'un spectacle inaccoutumé avait arrachés de leurs lits et attirés aux fenêtres. Le cortège ne s'arrêta qu'à la porte de l'église de St. Venant, où le vénérable curé attendait les nouveaux époux pour leur administrer la bénédiction nuptiale ainsi qu'une allocution paternelle faite exprès pour la circonstance. Mais Mme Dufougeray remarqua avec terreur que le bon pasteur, par une inconcevable distraction, avait revêtu l'étole des cérémonies funéraires, ornée de têtes de mort et d'ossements en sautoir ; ce qui était à ses yeux le présage certain de quelque grand malheur. La mariée ne put se défendre non plus d'un frisson qui lui courut par tous les membres, et qui sembla se communiquer à l'assistance comme une étincelle électrique.

Mais cette impression pénible dura peu ; un élégant déjeuner dressé dans le jardin de l'abbaye, sous les berceaux de vigne, au milieu des guirlandes de fleurs et de verdure, et l'influence des vins fins et d'une chère délicate eurent bientôt rendu aux convives toute la gaieté bruyante et communicative qui est de règle un jour de noces. Il

n'y eut que Paul qui, poursuivi par une vague inquiétude, portait alternativement ses regards préoccupés sur la place vide de Marie et sur Ernestine qui se pressait contre lui, ivre d'amour et de bonheur.

A la fin du déjeuner, tout nuage de tristesse avait entièrement disparu ; toutes les têtes étaient au plaisir et à la joie, et l'impétieuse jeunesse ne songea plus qu'à dépenser de son mieux en jeux et en folies cet heureux jour si longtems attendu, et tant de fois rêvé. Semblable à un troupeau de gazelles on les vit bondir et disparaître dans le vaste enclos de l'abbaye qu'ils parcoururent en se poursuivant dans toutes les directions. Mais le ciel qui devenait de plus en plus sombre, menaça bientôt d'un orage et les larges gouttes d'eau qui commençaient à s'imprimer dans la poussière forcèrent nos jeunes gens à chercher un refuge dans l'intérieur du vieux manoir, où ils se réunirent en conseil et délibérèrent sans désespérer sur les moyens de remédier à l'inclemence du temps. L'on mit sur le tapis la longue nomenclature de ces jeux traditionnels qui, dans les provinces, sont en possession d'amuser toutes les générations depuis des siècles, et qui ont toujours le charme de la nouveauté, tels que le colin-maillard, les quatre coins, les barres, etc., qui furent successivement proposés et rejetés. Les avis étaient diversement partagés et les opinions divergentes, lorsque la folâtre Ernestine vint concilier tous les goûts et fixer tous les suffrages, en proposant le jeu de *cache-cache*, auquel l'étendue et la complication des bâtimens de l'abbaye offraient un théâtre si favorable. La proposition fut votée à l'unanimité aux longs et bruyans applaudissemens de l'assemblée ; on se divisa donc sur le champ en deux troupes dont l'une fut condamnée par le sort à la difficile tâche de trouver l'autre à travers les immenses détours de ce labyrinthe, et voilà notre essaim d'étourdis par les corridors, par les escaliers, par les greniers et par les caves, courant, montant, descendant, furetant les endroits les plus retirés, les retraites les plus obscures, s'ingéniant de mille manières pour faire perdre leur piste et mettre en défaut la perspicacité des limiers attachés à leurs trousses. Jeu puéril, mais attachant, dont l'intérêt s'augmente de la situation des lieux, de tous les charmes du mystère et de la crainte, et où se déploient quelquefois toutes les finesses de l'art, toutes les ressources du génie.

[A CONTINUER.]

— 00000 —

LES DEUX VOYAGEURS.

CONTE TRADUIT DE L'HEBREU.

Voici :—Un voyageur traversait le désert : et ses provisions étaient épuisées, et il était éloigné de toute habitation des fils d'Adam. L'aiguillon de la faim ne lui laissait aucun relâche, mais il n'avait rien pour l'émousser. Alors il se sentit défaillir et il parla dans l'amertume de son âme.

— O Éternel ! tes mains ont formé mon corps ; elles en ont disposé toutes les parties, et tu pourrais me perdre.

“ Souviens-toi, je t'en conjure, que tu m'as fait comme un vase d'argile, et tu veux me réduire en poussière !